Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 31

Artikel: Médecins de famille
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218122

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sionomie s'épanouit; il vous cite la généalogie du noble animal, ses prouesses à la chasse, son excellence pour la garde, les dangers que lui fit courir *la maladie,* la faiblesse qui lui en est restée, et, si vous ne l'arrêtez, il vous fera une biographie complète d'Azor, digne de figurer dans le livre des frères Michaud.

Qui bien aime bien châtie, dit le proverbe ; aussi les amateurs de chiens ont souvent à la main un petit fouet pour les corriger; ils les appellent d'un bout avec le sifflet qui y est adapté, et les *chérissent* de l'autre avec la mèche de l'instrument. Ces gens-là finissent par contracter presque les habitudes de l'animal qu'ils adorent, et leur langage est imprégné de comparaisons et de figures canines : ils disent d'un négociant rusé, qu'il a *le nez* fin; d'un homme penaud, qu'il a *l'oreille basse;* d'un voleur, qu'on le suit *à la piste;* d'un mendiant, qu'il *quête.*

Si l'amateur de chevaux ne peut mener son coursier partout avec lui ainsi que l'amateur de chiens ; il s'en dédommage en passant presque sa vie sur le dos de son animal favori ; ses jambes, sans cesse collées au flanc d'un étalon, deviennent arquées comme les douves d'un tonneau; il ne quitte pas sa cravache; il traîne avec lui une atmosphère d'écurie et se trouve grandi d'une double semelle de crottin; sa main droite ne cesse de parcourir son cheval du poitrail à la croupe, elle chasse les mouches, couche le poil, et ses ongles servent d'étrille; mais combien de terreurs, d'angoisses, n'agitent pas l'âme des amateurs de chevaux et de chiens ! La gourme, la rage, le poison, le temps du rut, voilà tout autant d'épées de Damoclès suspendues sur la tête des objets de leur prédilection. Quel désespoir quand la toux du cheval annonce qu'il devient poussif ! quand le chien, cédant à la nature, et volant à de passagères amours, rompt l'attache et l'attachement qui le fixaient auprès de son maître, et que celui-ci, le cœur gros de soupirs, court au bureau de la *Feuille d'Avis,* faire coucher son Azor dans l'article des *effets perdus,* et donne en larmoyant le signalement du beau fugitif ! Quel crève-cœur de le retrouver tombé sous la massue du valet de ville, ou flottant noyé sur les rives du lac !

J'ai connu un misanthrope qui n'avait conservé de relations qu'avec un chien et un cheval, bien que sa famille fût innombrable, et comme je lui témoignais mon étonnement de l'isolement complet dans lequel il vivait, il me dit :

« Pourquoi vous étonner si j'ai quitté ma famille toute composée de parents que la nature semblait m'avoir jetés au nez comme pour se moquer de moi, dont je ne cultivais les relations que par bienséance, avec lesquels il fallait avoir l'air lié, sans qu'aucune ombre de sympathie m'unît à eux; de ces parents, en un mot, qui vous boudent lorsqu'on oublie de les aller voir, qu'on dérange quand on les visite, auxquels on déplaît *absent* et *présent;* qui se plaignent de votre négligence ou gémissent de votre assiduité, qu'on ne voit jamais assez pour éviter leurs reproches, et toujours trop pour l'agrément qu'on leur donne et celui qu'ils vous procurent ? Quant à mes amis, aucun ne supportait mes défauts comme mon cheval supporte mon corps et mes caprices, ni ne revenait me caresser comme mon chien, lorsque je l'avais aigri par un traitement brusque. J'ai donc adopté la compagnie de deux êtres qui tolèrent ma mauvaise humeur et m'aiment tel que je suis; d'ailleurs j'ai observé que mon cheval, après l'avoine, trottait mieux, et que mon chien, après un bon repas, me caressait comme avant. C'est tout le contraire des hommes. »

J. Petit-Senn.

Médecins de famille. *La jeune veuve.* **Docteur, je n'arrive pas à m'ôter de l'esprit que mon pauvre mari a pu être enterré vivant ?**

Le docteur. **– Quelle absurdité ! C'est moi-même qui l'ai soigné !**

* * *

Le malade. **- Je ne mange plus, je ne bois plus, docteur !...**

Le docteur. **Tant mieux !... Vous pourrez ainsi faire des économies et me payer ma note d'honoraires...**

UNE PETITE BROUILLE

J'étais étudiant et habitais une petite chambre (c'est la dimension classique), qui ouvrait un œil sur une rue populeuse. En face de moi, une grande maison à trois étages, absurde par sa forme, par sa couleur, par sa physionomie ; garnie de balcons mal stylés, mal faits, mal suspendus ; une maison que l'on aurait dû démolir de fond en comble si une seule circonstance atténuante n'avait plaidé en sa faveur. Une jeune fille, aux yeux et aux cheveux noirs, à la peau brune et peut-être au caractère de la même couleur, y demeurait. Dès le premier jour, j'avais aperçu son minois regardant curieusement le nouvel arrivé. Occupé à déballer mes effets, je n'y avais pas pris grand intérêt, mais une fois mon bagage serré dans les armoires, ce qui n'avait pas été long, je m'étais mis à la fenêtre pour faire connaissance avec mon nouveau quartier. La grande maison mal faite était flanquée, à gauche et à droite, de constructions tout aussi peu sympathiques. Evidemment, l'architecte s'était servi du même modèle. Je regardai passer deux ou trois hirondelles sur le pont bleu qui traversait la rue, puis lorgnai les tresses noires de ma petite voisine. Elle m'examina avec curiosité et comme le doit faire une jeune fille modeste. Détachant un instant les yeux de sa broderie, elle les portait d'abord sur la rue, puis les ramenait, en passant par ma fenêtre, sur son ouvrage. Si court que fût le coup d'œil, je l'apercevais. C'est de cette façon que nous liâmes connaissance. Durant les semaines qui suivirent, je m'introduisis dans la famille, toujours par la fenêtre et à distance. Le père était un ancien soldat, causant peu, jurant beaucoup, non par humeur, mais par vieille habitude. La mère, une bonne ménagère, alerte et vive, trottait menu tout le jour. Enfin, un jeune frère arrivait le samedi et repartit le dimanche soir.

La plus grande partie de la journée, mes études m'éloignaient de mon domicile. Mais à cinq heures j'étais de retour. Alors, tout en fumant un cigare, j'examinais ce qui se passait dehors, et comme il ne s'y passait rien d'intéressant, je fixais les yeux sur ma petite voisine, qui brodait ou cousait et, de temps à autre, jetait un regard furtif de mon côté.

Les soirs d'été, la nuit vient lentement. On dirait qu'il y a lutte entre la lumière qui s'en va et l'obscurité qui arrive. On n'y voit plus pour travailler et il est trop tôt pour allumer une lampe; puis il fait si bon respirer l'air frais. A cette heure tardive, le quartier ne changeait pas sa triste figure. A part deux ou trois bambins mal mis et surtout mal élevés, qu'on avait oublié de mettre au lit pour leur bien et celui du public, on n'apercevait rien. Aussi que faire, sinon reluquer sa voisine ? Je la voyais toujours moins distinctement dans sa robe blanche, à mesure que la nuit venait. Bientôt je ne distinguais plus qu'une forme vague, indécise... et je rêvais. Mais pourquoi restait-elle immobile à la même place jusqu'à ce que les jurons du vieux grognard fissent fermer les volets ? Je la suivais des yeux pendant cette opération et, longtemps après que tout était clos, je restais là pensif.

Ce petit manège dura plusieurs semaines. Je la rencontrais rarement en ville, alors elle marchait vite, bien vite, prise d'une grande timidité. Je commençais à l'aimer un brin, même davantage. C'est peut-être pour cela qu'un beau jour je la considérais plus qu'à l'ordinaire ; je m'oubliais dans sa contemplation, lorsque soudain je vis une chose épouvantable, une chose tellement horrible que je me refusai d'abord à y croire. Mademoiselle, ennuyée de mon regard persistant, ou bien ayant acquis la conviction que le poisson avait mordu à l'hameçon (souvent il suffit de cela pour les rendre sévères), leva sa gracieuse épaule et disparut. Ce haussement d'épaules me fit mal et me réveilla. Je l'ennuyais... moi ! elle ! Mon attendrissement fit place à la colère. Ma fierté se révoltait. Comment ! j'étais assez sot pour perdre mon temps à l'admirer et... Malheur ! j'avais bien fini! Certes, j'en connaissais de plus jolies et de plus belles ! Elle n'avait rien de remarquable, elle était même très ordinaire ! Et me voilà brûlant à grand feu ce que j'avais failli adorer.

A partir de ce jour, j'affectai de l'ignorer complètement. Je passais le même temps à ma fenêtre, regardant à droite, regardant à gauche, jamais en face. Le soir seulement, lorsque je ne distinguais plus très bien ses traits, je l'observais et encore avec hypocrisie, la tête tournée obliquement et les yeux coulés à droite ou à gauche. Ce que m'encourageait dans ma mauvaise humeur, c'est que j'avais remarqué de la surprise chez elle, peut-être même du repentir. Mon indifférence la peinait. Plusieurs fois je l'avais vue, du fond de ma chambre, interroger d'un air inquiet mes contrevents entre-bâillés et cela me rendait féroce. Ah ! je t'ennuyais, ma belle ! ah ! mon admiration te gênait ! C'est bien, cela ne t'arrivera plus. La pensée qu'elle souffrait m'était agréable. Puis un beau jour elle parut avoir complètement oublié ma présence. Je commençai (c'est dans le cœur de l'homme) à être moins sévère. Que ma fenêtre fût fermée ou ouverte, jamais son œil ne se dirigeait de ce côté. Et nous voilà le soir, les deux, dans ce vilain quartier, regardant l'un à gauche, l'autre à droite. Par aventure il arriva que notre rayon visuel se croisa, mais ce fut toujours court.

Les vacances approchaient ; dans ce cas, on fait sa malle, on quitte sa chambre, sûr d'en retrouver une au retour, et comme les hirondelles on s'envole.

Le jour du départ, j'étais maussade. J'aurais aimé serrer la main de ma petite voisine et lui dire de bon cœur : Sans rancune, n'est-ce pas ? Il me semblait que je laissais quelque chose en arrière, un remords ! Le portefaix vint prendre mon bagage. Je l'aidai à attacher ma malle sur son char. Je crois même que je ralentis l'opération. Je tenais à ce qu'elle me vît partir. Enfin je donnai le signal du départ. Je n'avais pas levé les yeux une seule fois ; j'avais été brave. Quelques maisons plus loin nous quittions la rue. Me retournerais-je ? Au moment où la charrette disparut, ce fut plus fort que moi. Je fis volte-face. Ma petite voisine, les deux mains appuyées aux crochets des volets, son joli corps penché en avant au risque de tomber, me regardait. Nous restâmes ainsi un instant les yeux dans les yeux. Machinalement je la saluai. Elle répondit par un petit mouvement de tête. Nous nous étions pardonné.

Quand je rejoignis mon porte-faix, j'étais tout ému. Que voulez-vous, parfois on est si bête !

Hermann Chappuis.

ENCORE UN MOT, S. V. P.

Gredin de typo, me suis-je dit en lisant le *Conteur,* il m'a coupé mon effet. Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire à mon excellent collaborateur pour qu'il dénature (oh, sans le vouloir, et je ne lui veux aucun mal) un mot auquel je tenais, parce que je l'avais transcrit tel quel du livre *Paris en Amérique,* à moins que ce soit le livre qui, lui, contient la coquille !

Parlant du chien, Humbug cite les qualités ou les forces, — comme on dit en graphologie — de cet ami de l'homme qui doivent se retrouver chez le journaliste, et il cite entre autres l'impudence, — et non pas l'imprudence. Un journaliste n'est jamais imprudent. On peut prétendre qu'il l'est, ce n'est qu'une apparence. L'imprudence d'un journaliste est un attribut de son courage. Il dit ce qu'il faut dire ; après, advienne que pourra : l'honneur est sauf. Mais l'impudence, c'est autre chose... voyez plutôt le Père Duchêne et ses succédanés, dont nous parlions justement. Humbug a certainement été un peu loin dans ses conseils. Il n'en est pas moins vrai que s'il s'est exprimé ainsi, c'est qu'il s'appuyait sur des observations faites au cours de sa carrière. Donc, en parlant de l'imprudence du journaliste on lui a donné un *r* de trop. Prenez-en note, charitable lecteur.

D'autres péchés véniels ont été commis : bien